



**Le
plaidoyer
d'un père**

PETER
LÖFSTRÖM

Peter Löfström

Le plaidoyer d'un père

© Peter Löfström, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6983-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

D'abord.

Je m'appelle Raymond Laporte. J'ai quarante-deux ans. J'habite à Paris, 66 avenue Victor Hugo. J'écris ces pages pour poser un aperçu de ce qui s'est passé avant le drame, avant cet été-là sur la côte d'Azur.

Ma fille Cécile, qui avait dix-sept ans à l'époque, porte une grande partie de la responsabilité, mais à la fin nous la partageons. C'est que, maintenant, après, il m'est devenu encore plus évident comment notre relation, notre interdépendance, la symbiose, celle dont nous nous parlions souvent, avait créé les bases de nos rôles – avant que le rideau ne se lève pour la tragédie.

Je n'ai pas l'intention de donner ma version de ce qui s'est passé. Cécile en a fait le récit, je n'ai aucune objection à sa description du déroulement des événements. Mais je pense qu'il y manque un prologue, une espèce de rapport, comme j'en ai fait des dizaines au boulot, sur tout ce que nous partageons ce temps-là, après la sortie de pension de Cécile. Un prélude, pareil à l'anacrouse musicale, dont monologuait Madame Navinsky à un des concerts d'élèves de piano. Un prélude – ce qui me donnerait également l'occasion de traiter les sentiments complexes de culpabilité qui pèsent sur moi depuis longtemps. Mettons que ce sera mon plaidoyer. Histoire de présenter le contexte. Histoire de retenir le passé, en cherchant la relation de cause en effet. Histoire d'amour, en somme.

Les grands écrivains commencent généralement leurs œuvres par une dédicace. C'est peut-être trop prétentieux, mais tant pis. Je te dédie, Cécile, les pages suivantes. À qui d'autre ?

Après, nous étions seuls, plus que jamais, comme l'a précisé Cécile dans la voiture après les funérailles : "Tu n'as plus que moi, je n'ai plus que toi, nous sommes seuls et malheureux."

Pourtant, le temps passe et nous sommes arrivés à une différente sorte de vie avec de nouvelles routines. Cécile n'a plus ses devoirs de lycée pour s'occuper. Après avoir finalement reçu ce bac maudit elle partage son temps entre le travail à mi-temps à la librairie et son petit ami Philippe, le cousin de Prudence, qui

d'ailleurs reste toujours sa confidente. Moi, je m'occupe toujours de mon travail et, après une brève histoire avec Joëlle, d'une nouvelle relation, une femme que, dès le début, Cécile avait caractérisée comme "ambitieuse et coûteuse". Je commence à réaliser qu'elle avait raison.

Le temps passe. Mais je repense souvent, trop souvent peut-être, à cet été-là. J'en garde des images pleines de détails. Comme l'image précise du départ de Paris, ce moment précieux avant que rien ne s'est passé. Le matin du 21 juin, 1954. Le premier jour de l'été, dit-on.

Je venais de tourner la clé de contact. On était en route, finalement – Cécile, Elsa et moi. Dans le rétroviseur, j'ai observé ma fille sur la banquette arrière : les jambes repliées, la tête penchée vers le vent chaud qui entrainait par la fenêtre. Lunettes de soleil, cheveux en bataille. Elle répondait en peu de mots à mes questions, la voiture avançant parmi la circulation encore légère. L'air du matin sentait l'asphalte et le diesel, l'été et le café noir des terrasses, les odeurs se mélangeant aux parfums d'Elsa, la fumée de sa cigarette, l'huile de soleil de ses épaules nues.

J'ai commencé mon interrogatoire :

— Cécile, tu as bien fermé la fenêtre de ta salle de bains ?

— Oui.

— Tu en es sur ?

— Oui. Enfin je pense que oui.

— Tu as tout mis dans ta valise ?

— Oui.

Elsa s'est tournée vers Cécile :

— Le nouveau maillot de bain ?

— Oui.

J'ai enchaîné :

— Et les livres ?

— Oui.

— Tous ?

— Oui.

— Bergson ?

Un moment de silence.

— Bergson ?

— Oui.

J'ai pris la sortie vers la Route Nationale 7. Cécile s'est couchée en chien de fusil, les paumes sous la joue, les yeux fermés, la bouche à demi ouverte, le vent dans ses cheveux. Elsa a allumé une cigarette, et encore une pour moi, m'a embrassé. J'ai baissé le son de la radio. Aznavour, encore.

La veille, j'avais fait les bagages jusqu'à tard, Cécile aussi. Puis nous nous étions assis dans la cuisine pour finir les derniers fromages et le reste du vin. Même après la lecture, nous avions continué à parler, de la villa sur la côte et des serpents du Jardin des Plantes.

À un niveau plus profond, nous nous parlions sur des sujets tout à fait différents, j'en étais très conscient, ce qui m'avait amené à rester éveillé longtemps après un dernier verre de cognac. Afin de forcer mes pensées à s'orienter vers d'autres chemins, et pour essayer de m'endormir, j'avais décidé de lire une page de la Critique de la Raison Pure, qui trainait sur mon bureau pour des raisons différentes. Cela avait marché. J'étais arrivé à dormir encore une heure avant que le réveil ne sonne. Puis j'étais allé chercher Elsa. Ensemble, nous avons réussi à réveiller Cécile.

Aujourd'hui encore, c'est comme si je pouvais fouiller parmi les images de ce long voyage en auto. Le temps qu'il faisait, le soleil chaud, Aznavour à la radio. Elsa à mon côté, le mouvement délicat de son bras quand elle jette le mégot par la fenêtre et penche la tête vers mon épaule et s'endort.

Toujours en conduisant, pour rester éveillé, j'ai parcouru mentalement l'appartement d'avenue Victor Hugo, de pièce en pièce, pour m'assurer que toutes les fenêtres étaient fermées, les robinets fermés, le gaz éteint.

D'abord l'entrée avec le long tapis et le lustre de cristal. Mes chaussures noires et brunes sur l'étagère. Les chaussures de Cécile éparpillées sur le sol à côté, les bottes en cuir, les sandales usées, les noires à hauts talons, les rouges, ses patins à roulettes.

La salle à manger : la table finalement débarrassée des livres, chemises et papiers de Cécile, ses crayons de couleurs différentes. Sur le buffet, la pendule qui s'arrêtera dans un jour quand personne ne sera là pour en remonter le poids. Les portraits encadrés, l'aquarelle de Rome que Sophie a peinte pendant notre lune de miel.

La galerie qui court entre la salle à manger et la cuisine, puis la cuisine. Oui, le gaz est bien éteint. Sur l'évier, une pyramide avec des assiettes lavées, des bols et des tasses à café et une rangée de verres à vin retournés. Le numéro d'aujourd'hui du Figaro, non lu, sur l'une des chaises. Je jette un coup d'œil sur le gros titre en haut : "Progrès dans les négociations de paix." Le soleil du matin à travers la fenêtre, une mouche se heurte à la vitre poussiéreuse, encore et encore.

Ma chambre. Les rideaux tirés, le lit fait. Je croise le regard de Sophie depuis la photo délavée sur la table de nuit, sans m'attarder.

La salle de bain de Cécile. Des serviettes et le peignoir, le mien, à même le sol, sur le couvercle de la toilette une sélection de crèmes pour la peau et l'une de ses brosses à cheveux. Mais la fenêtre est fermée. Et les robinets fermés.

*Dans le salon les rideaux devant la baie vitrée sont tirés. Les portes du poêle fermées. Les fauteuils et le canapé restent abandonnés dans le silence. Un petit tas de mégots d'hier dans le cendrier sur l'une des tables basses. À côté, le verre de cognac oublié, également de la nuit dernière. Combien de temps étais-je resté là dans le fauteuil après que Cécile ait fermé sa porte ? Mes pensées de la nuit dernière dispersées dans la pièce sombre. Le piano, avec la couverture sur les touches toujours soulevée. La musique de Cécile, la valse de Chopin en La bémol majeur, la "valse ordinaire". La bibliothèque : les livres dont Anne nous a fait cadeau coincés au-dessus des classiques reliés. Le soleil des matins d'été a déjà fané les dos des livres en couleur fraîchement imprimés, mais l'or des titres des volumes reliés brille toujours : *Germinal*, *Les Misérables*, *Madame Bovary*.*

Mon bureau. Les dossiers avec mes documents non triés du travail, symboliquement rangés en trois piles. Les croquis des annonces de métro pour le nouveau yaourt. Derrière ma chaise du bureau, je m'assois un moment dans la chaise visiteur, comme Cécile appelle son fauteuil préféré, où elle s'assoit à tout moment, toujours en travers, les jambes au-dessus de l'accoudoir : "Qu'est-ce que tu fais, papa ?" – pendant qu'elle écrit dans son journal ou sirote un coca ou se peint les ongles. Je vois qu'elle a laissé son pull rose avec le col en V, jeté sur le dossier du fauteuil.

La chambre de Cécile. J'entrouvre la porte. Chaos. Le chaos quotidien d'une fille de dix-sept ans, des vêtements partout, le lit défait. Et là, sur le bureau, son journal intime, où je l'ai déposé la nuit dernière, celui avec les couvertures noires. Je sais ce qui est écrit sur la première page :

Journal de Cécile.

Privé !

Paris, 1953–

Mais je ne l'ouvre pas. Plus jamais.

Avant de refermer la porte de sa chambre, je lève les yeux et relis la citation qu'elle a notée sur une feuille déchirée d'un carnet et pincée au-dessus de son bureau :

On n'aime que ce qu'on ne possède pas tout entier.

Après la citation, entre parenthèses, Cécile avait écrit "Hugo" et avait dessiné un petit cœur avec un crayon rouge. Récemment, cependant, "Hugo" a été rayé et remplacé par "Marcel Proust".

Enfin, je passe la chambre d'amis, ouvre la porte de l'escalier de service et m'assure que j'ai bien suspendu la clé au clou afin que Marguerite puisse entrer et arroser les plantes.

À Évry j'ai dû ralentir à un feu rouge. Au café voisin, les rares clients avaient choisi les chaises à l'ombre. Le vide des vacances. Dans le kiosque à côté, les négociations de paix à Genève faisaient la une partout. Le dernier chapitre de la dernière guerre de France, ai-je réfléchi. Mais en même temps que j'ai pensé à l'Indochine, je suis revenu à Cécile et je l'ai regardée de nouveau dans le rétroviseur. Son corps enfantin, pelotonné comme un chat sur la banquette. Et j'ai pensé à nous, à Raymond et Cécile. Aux interactions, aux collaborations, aux conflits, à nos négociations, la guerre et la paix. La symbiose. Le bonheur même, peut-être. En face de nous s'ouvrait la Route Nationale 7. Une issue, vers le sud.

C'était le 21 juin. Le premier jour de l'été, dit-on. Jour 1. Mais était-ce aussi le dernier jour, la fin de notre ancienne vie ensemble ? Si c'était le cas, c'était ma décision à moi. Quelque part, il y avait peu de temps, j'avais fait un choix d'itinéraire irrévocable. Irrévocable. Le mot me faisait peur, comme si tout était trop tard.

Jour 1. Ou le dernier jour ? Je savais. Mais Cécile ne savait pas encore. Elsa non plus.

Ces souvenirs me font toujours mal, les images nettes. J'ai embrassé Elsa sur le front, sans quitter la route des yeux et sans la réveiller. Derrière moi Cécile a soupiré en chassant une mouche de son nez, en marmonnant dans le sommeil :

— On arrive bientôt ?

Et là, dans la voiture, toujours en route, avant que rien ne s'est passé, ce sentiment que je reconnais depuis quelques mois déjà a refait surface : Elle me manque déjà.

C'était le début de l'été, le départ.

Mais avant tout ça, il y avait eu notre existence sans soucis à Paris. Cela a duré deux ans, depuis la sortie de pension de Cécile. La cohabitation de toujours, comme il me semblait à l'époque.

Alors, pour commencer mon récit je retourne à l'hiver dur du mois de janvier

1954, six mois avant les vacances dans le sud. Voilà un dimanche matin comme tant d'autres. Un point de départ choisi au hasard.